

Vie des arts

Pascale Archambault : Les murs du C... / Exposition Jusqu'au 7 mars 1997 Musée de la Civilisation Québec

Bernard Paquet

Volume 40, numéro 163, été 1996

URI : id.erudit.org/iderudit/53382ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN 0042-5435 (imprimé)
1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Paquet, B. (1996). Pascale Archambault : Les murs du C... / Exposition Jusqu'au 7 mars 1997 Musée de la Civilisation Québec. *Vie des arts*, 40(163), 65–67.

Tous droits réservés © La Société La Vie des Arts, 1996

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

PASCALE ARCHAMBAULT

LES MURS DU C...

ART QUI SE FAIT
SCULPTURE

Bernard Paquet

Scènes d'amour, de cul, et d'abus, 1995.
Céramique.
250 X 315 X 20 cm.
(photo noir et blanc, Guy L'Heureux)



*De ses seins gras et lourds qui lui pèsent,
s'accolant à Krishna avec passion, voici qu'une bergère
chante la mélodie de l'amour exalté.
Par la séduction universelle, il fait naître la béatitude.*

Djayadêva, poète bengali du XII^e siècle

■
Lors de son exposition individuelle *D'amour et de cul* qui se tenait à la Galerie CIRCA en 1995, Pascale Archambault exposait deux murales. Faites de briques ou de céramique, ces œuvres présentaient crûment un panorama de la sexualité ne laissant personne indifférent.

Le travail d'Archambault rappelle à certains égards les bas-reliefs qui ornent les temples des civilisations hindoues, comme celui de Lakshmana¹ où un érotisme puissant cumule coïts, sodomies, fellations, caresses et attouchements. Mais cet art demeure soumis à des impératifs religieux. C'est pourquoi les proportions des corps et leurs positions acrobatiques de toutes sortes obéissent à un certain nombre de canons² auxquels l'œuvre d'Archambault n'est évidemment pas soumise. Une telle célébration de plaisirs charnels que l'on retrouve dans le tantrisme s'oppose à la tradition culpabilisante de l'Occident chrétien parce que la spiritualité « dépossessive »³ des religions hindoues veut que les corps

féminin et masculin unis dans la félicité retrouvent l'état d'androgynie et « participent à la vérité cosmique par l'abolition de leur moi »⁴ dans l'Un.

L'ANDROGYNE PERDU(E) ET L'EXTASE DU MOI

L'œuvre intitulée *Scènes d'amour, de cul et d'abus* de Pascale Archambault souligne la propension de notre civilisation à insister sur la valeur de l'individu. Tous les personnages et les actions sont compartimentés, contrairement aux entrelacs humains des temples hindous. Deux couples homosexuels, hommes et femmes, occupent l'espace central et sont représentés sur des lits comme s'ils étaient observés en vision plongeante par l'œil d'une caméra. Leur situation d'intimité dans un lieu privé contraste avec le faire-valoir des bas-reliefs hindous qui représentent les actes les plus lascifs à la vue de tous et avec la participation d'une pléthore de protagonistes. Ce cloisonnement est soutenu par la frise du mur au-dessous du couple supérieur où une foule de personnes festoie en faisant de la musique. On peut remarquer qu'aucun regard amoureux et complice ne lie les partenaires de ces duos. Les yeux clos, ils sont tout bonnement accaparés par leurs jouissances respectives, pour des caresses relevant bien plus du génital que du sexuel. Qu'à cela ne tienne, les personnages situés au bas et de chaque côté de la pièce centrale concentrent l'individualité du moi dans la pratique pure et simple de l'onanisme. Pendant que l'un, d'une main prend son pied et de la seconde enserme son sexe, l'autre se cambre, seule dans le plaisir. À la recherche de ce qui est Autre dans la diversité, on ne retrouve que soi, loin des contes galants et des jeux de l'amour.

*Sans couverture, 1995.
Briques,
210 X 270 X 10 cm.*

Dans les sculptures hindoues, l'enivrement corporel est collectif. Il est soumis à l'idée de la «réduction du divers à l'unique»⁵. Mais cet «unique» est celui d'une cosmologie divine unifiante alors qu'il devient, ici, synonyme de l'individu seul, en chair et en os.

Cette œuvre d'Archambault comprend également quatre petits modules qui montrent une scène d'effeuillage dans un bar, un exhibitionniste devant une enfant, puis un rite de clitoridectomie et enfin un trio de corps en enfilade. Avec une facture moins raffinée que celle de la pièce principale, ces rectangles complètent le portrait social par une note un peu trop didactique que l'on ne retrouve pas dans le second mur.

L'ORGASME EST L'IMAGE DE LA BÉATITUDE⁶: COUPABLE.

La sculpture d'Archambault dont le titre est *Sans couverture* se dresse comme un véritable mur de briques montrant en relief un homme et une femme qui copulent sous le regard d'un chat, entre un canapé et un téléviseur. La surface rugueuse du matériau va de pair avec le caractère brut d'une action étrangère au marivaudage. Voilà une scène somme toute banale que l'on devine sans se l'avouer derrière les murs de nombreuses habitations. La mise en scène va jusqu'à découper sur les briques foncées de la bande supérieure des éléments extérieurs du quotidien qui renforcent l'isolement du lieu de l'acte sexuel: un cycliste roulant derrière une voiture, des parents accompagnés d'un chien et poussant un landau, deux enfants jouant ensemble et une rue s'étirant vers l'horizon.

Le tableau n'aurait aucun intérêt métaphorique s'il n'y avait la présence de deux formes troublantes. Dans le coin supérieur droit, une brèche dans le mur servant d'assise à la représentation de la ville est comblée par un empilage de fragments de briques. La connotation de cas-

sure associée à une telle forme s'apparente à celle de la mort symbolisée par le squelette sculpté dans la partie inférieure gauche de l'œuvre. Tenant fortement un personnage pour l'obliger à contempler les corps qu'il ne faut surtout pas voir, ce spectre évoque sans doute l'idée judéo-chrétienne de péché profondément marquée d'un ressentiment de culpabilité qui est peut-être celui de l'adolescent découvrant avec frayeur et tristesse les plaisirs charnels de ses parents.

Dans ce tableau que brosse Archambault, la mort (ou l'enfer) est clairement associée à l'accouplement. Elle s'oppose à la conception hindoue de l'accomplissement des bonheurs charnel et spirituel qui se réalisent par l'union sacrée de deux êtres. S'il faut en croire les propos de l'artiste, la sexualité est à la fois un problème et un viatique, même dans la solitude. □

¹ Max-Pol Fouchet, *L'art amoureux des Indes*, Paris, Gallimard, coll. Idées/Arts, ©1957., p. 24.

² Ibid., p. 12.

³ Ibid., p. 173.

⁴ Ibid., p. 173.

⁵ Ibid., p. 20.

⁶ Ibid., p. 21.



PASCALE ARCHAMBAULT

Née à Québec en 1960, Pascale Archambault obtient son baccalauréat en arts plastiques à l'UQAM en 1987 après avoir fréquenté l'école de sculpture sur bois de Saint-Jean-Port-Joli de 1976 à 1978. Elle a tenu cinq expositions individuelles et participé à quelque vingt manifestations collectives. Elle a réalisé actuellement six corps de grandeur nature pour un événement sur l'histoire des femmes qui a lieu au Musée de la Civilisation à Québec jusqu'au 7 mars 1997.

EXPOSITION
Jusqu'au 7 mars 1997
Musée de la Civilisation
Québec